Zeitschrift: Neue Schweizer Rundschau
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 2 (1934-1935)
Heft: 6

Artikel: L'Allemagne, la France et nous
Autor: Mestral, Aymon de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-758936

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'Allemagne, la France et Nous

par Aymon de Mestral

L'enquête

En général, les Suisses préfèrent les joies austères et sûres de la statistique aux surprises de l'enquête psychologique. Il est plus facile de calculer le nombre des marmottes et des mulets ou la circonférence moyenne des conseillers nationaux dans notre pays que d'amener un citoyen suisse à exprimer, par écrit, ses sentiments personnels ou ses opinions politiques, exception faite des journalistes et des frontistes. Toute tentative de ce genre apparaît aussitôt comme inutile ou dangereuse.

Si réfractaire que notre pays soit aux enquêtes, nous avons cherché néanmoins à nous renseigner par cette voie-là sur l'attitude actuelle des Suisses allemands à l'égard de l'Allemagne et sur les sentiments des Suisses romands envers la France, en nous adressant à une phalange, hétérogène et représentative, de colonels, d'hommes d'affaires et d'ecclésiastiques, d'écrivains, d'employés et de professeurs, de socialistes et de frontistes. Intentionellement, nous avons laissé de côté ce qui a été publié jusqu'ici à ce sujet. Ce sont les prémices de cette moisson spirituelle que nous offrons à nos lecteurs.

Les conseils de prudence, les mises en garde ne nous ont pas fait défaut: «Je ne suis pas un ami des enquêtes», nous déclare M. Martin Bodmer, sur un ton très «Corona». «Elles me paraissent trop américaines et, à mon avis, elles ne servent à rien. En outre, des questions d'une importance et d'une portée pareilles n'appartiennent pas aux débats du jour . . . Sans doute, il est toujours bon de préciser notre point de vue suisse. Mais on n'en parlerait pas tant, si la fidélité au pays et le respect de l'étranger allaient de soi, comme il convient.»

De son côté, un journaliste des Grisons, M. J. B. Rusch, nous écrit: «Die bloß gefühlsmäßige Einstellung zum Mitmenschen untersteht zu sehr dem Instinkt, der ein fehlgeleiteter sein kann, um gerecht zu sein. Es ist eines der Hauptübel unserer Zeit, wie durch Züchtung rein gefühlsmäßiger Einstellung zu Völkern anderer Länder, die nationalistischen Vorurteile wie Mauern und drohende Festungen von Land zu Land errichtet und damit die Blicke der Völker für die Notwendigkeit ihrer Zusammenhänge und ihrer übernationalen Gemeinschaft getrübt, wenn nicht gänzlich geblendet werden.»

Un banquier zurichois, positif et net comme une cartouche de mitrailleuse, nous a répondu à brûle-pourpoint: «A quoi bon une pareille enquête? Vous perdez votre temps. Vous figurez-vous que le Gouvernement allemand modifiera sa politique ou que les Français changeront pour cela leur manière d'être à l'égard de la Suisse?» Evidemment pas. Mais il ne s'agit point de cela. Le but de cette étude, c'est de dégager et préciser le point de vue suisse à l'heure actuelle. Tout ce qui peut contribuer à le fortifier devient utile et nécessaire.

A cet égard, les résultats de cette enquête sont encourageants. La diversité des réactions individuelles nous incite évidemment à nous défier des généralisations. C'est ainsi que deux voisins de campagne, d'aussi bone souche neuchâtloise l'un que l'autre, nous adressent deux réponses, qui permettent difficilement de se prononcer sur l'état d'esprit des habitants du joli village de St-Blaise, près Neuchâtel. Le premier, un journaliste libéral intégral s'écrie: «La France est pour moi une grande patrie, dont je ne suis pas ressortissant en fait, mais en esprit et en vérité ... Je suis donc francophile et je n'aurais pas l'idée que ma francophilie puisse me faire encourir le reproche d'être un mauvais Suisse.» Le second, par contre, écrit avec la pondération et l'élégance de style d'un ministre du St-Evangile nourri de culture classique: «Il existe en Suisse romande un certain fétichisme à l'égard de la France, qui est fait autant d'ignorance que de naïveté: on s'enthousiasme pour ce qui est français, dans la mesure où l'on haït et redoute, sans le mieux connaître, ce qui est allemand.»

Mais au-dessus des divergences individuelles, nous avons été frappés et heureusement surpris de constater l'analogie, le parallèlisme même, qui existent aujourd'hui, sur plus d'un point, entre

l'attitude des Suisses romands envers la France et celle des Suisses allemands vis-à-vis de l'Allemagne. Grâce à un concours de circonstances spéciales, qui ne dépendent du reste pas entièrement de nous, nous nous trouvons actuellement plus près que jamais les uns des autres. Cette constatation nous a dicté le plan de cette étude. Elle constitue à nos yeux la justification de cette enquête, à laquelle nous serions tenté de donner comme épigraphe: «Pour nous mieux connaître.»

Notre frontière est sur le Main

Au moment où l'un des Etats limitrophes de notre pays exalte et brandit comme un lasso le principe de l'unité de race et de langue, sur lequel il entend fonder sa politique, tant extérieure qu'intérieure, l'existence d'une Suisse allemande indépendante a quelque chose de saisissant par le calme et ferme démenti qu'elle oppose aux théories racistes.

Les paysages et les populations qui s'étendent au nord du Rhin s'apparentent aux nôtres, dans une atmosphère de compréhension et d'estime assez proche de la sympathie. Bien que l'évolution politique de la Suisse allemande soit foncièrement différente de celle de l'Allemagne du Sud, le souvenir d'une lointaine et commune origine alémanique persiste. Mais le charme de ce climat psychologique expire sur la ligne du Main et s'avère incapable d'opérer une fusion politique quelconque entre ces deux contrées.

Les bons Allemands, de même souche alémanique que nous, au sud du Main, et . . les autres au nord, autant de thèmes qui reviennent sous la plume de nos correspondants Suisses allemands: «Dabei möchte ich ausdrücklich bemerken», déclare le colonel Bircher, d'Aarau, «daß ich die Mainlinie nicht nur als eine geographische, sondern als eine ethnographische Linie und den Süd-Deutschen in seinem Wesen durchaus mit unserm alemannischen Volksteil und als verwandt betrachte . . . Meine Einstellung geht daraus hervor, daß besonders in Süd-Deutschland ein uns durchaus stamm- und sprachverwandtes Volk lebt, alemannischen Ursprungs wie wir . . . Dagegen lehne ich alle Beziehungen politischer Natur ab.»

Par ailleurs, un aristocrate grison, assureur et amateur d'histoire écrit: «Nous avons beaucoup de choses en commun avec la popu-

lation de l'Allemagne du Sud... Finalement notre peuple suisse allemand n'est pas né sur le sol helvétique; il n'a pas été non plus appelé à l'existence par un arrêté fédéral d'urgence; mais il est venu de l'autre rive du lac de Constance. De tels liens ne se laissent pas rompre arbitrairement, ce qui ne veut pas dire que je considère le régime politique actuel du Reich comme devant s'appliquer à nous, aussi peu qu'au temps de la monarchie.»

Cette communauté de race, de langue, d'idées mêmes à certains égards, avec les Allemands placés au sud de la ligne du Main est renforcée par le fait qu'un bon nombre de familles suisses allemandes sont originaires des petites villes de l'Allemagne du Sud. Mais sur le terrain politique, le sentiment qui domine en Suisse allemande est celui de la réserve et de la vigilance. Ou, pour reprendre la formule de M. Martin Bodmer: «So Vieles und Wesentliches uns mit Deutschland brüderlich eint — es gibt auch Trennendes.»

La barrière du Jura

Du côté de la France, la vague bleue du Jura déferle à l'horizon. Les populations romandes qu'elle abrite parlent français, non celui de l'Ile de France peut-être, mais «leur» français, comme dirait M. C. F. Ramuz. Cet héritage leur est venu, non de la Gaule romaine, mais directement, par l'occupation romaine, qui fleurit naguère dans ces contrées. Depuis la séparation de la Bourgogne Cisjurane d'avec la Transjurane, l'évolution politique de la Suisse romande actuelle s'est faite lentement, en dehors de la France, à la rude école des Ligues suisses, de Berne en particulier, et de la Réforme. En fait, l'influence française y apparaît assez tardivement, au Pays de Vaud notamment.

Le directeur d'une compagnie d'assurances, auquel nous empruntons les considérations ci-dessus, sans pouvoir, faute de place, les reproduire in-extenso, ajoute fort justement: «Si la communauté linguistique a créé entre Vaud et la France, depuis le milieu du XVIIIe siècle, un lien intellectuel et artistique, devenu de plus en plus solide, elle a été sans influence sur la formation du caractère national vaudois en particulier. Les deux peuples ont, sur bien des points, des mœurs différentes. Ils ne conçoivent pas, actuellement,

de même façon, les devoirs de l'individu en matière politique, sociale ou religieuse.»

La chaîne du Jura a en effet longtemps constitué entre la Suisse romande et la France une barrière à la fois politique et religieuse. Ceux qui franchissaient ses passages étaient bien souvent des fugitifs. «Ces réfugiés cévenols», dit M. le professeur Pierre Kohler, «ont apporté au vieil esprit romand, avec une forte infusion de sang et d'esprit français, la défiance à l'égard de la France officielle, catholique et mondaine . . .».

En somme, il faut attendre le XVIIIe siècle pour que l'influence française, sous sa forme intellectuelle et artistique, pénètre réellement en Suisse romande, où elle jette un vif éclat dans la vie de société, au Pays de Vaud et à Genève en particulier, jusqu'à la veille de la révolution et de l'invasion française en 1798. Dès lors, la brèche est ouverte. L'épopée napoléonienne, l'avènement du «Stupide XIXe Siècle» et le charme pénétrant de la culture française assurent le prestige de la France en Suisse romande, où elle ne cesse de trouver des admirateurs et des censeurs.

Le fleuve germanique

Quelles que soient les réserves que la politique de n'importe quel Etat, y compris la nôtre, peut appeler, — «c'est que toute politique est peut-être déplaisante» — il est heureusement impossible de rester insensible à la puissance de rayonnement et d'inspiration émanant de la culture des peuples, grands ou petits, dont l'histoire se confond avec les destinées de l'Europe ou du monde.

Depuis des siècles, la culture germanique roule dans ses eaux profondes les alluvions qu'elle arrache aux hautes terres de la musique, de la poésie, de la science et de la philosophie. La richesse de cet apport suscite en nous un sentiment de reconnaissance et d'admiration. Il est naturel que la Suisse allemande y soit plus sensible encore, grâce à la communauté de race et de langue. La culture allemande fait partie intégrante de sa vie. Privée de cette atmosphère, séparée de cette source de renouvellement, la Suisse allemande ne tarderait pas à s'anémier, ce qui ne l'empêche pas d'apprécier d'autres climats spirituels, ni d'analyser la qualité et la composition de ces alluvions, sentimentales et autres.

Les témoignages que nous avons recueillis à sujet frappent par leur concordance. Un professeur de Zurich nous écrit: «Unter dem Einfluß der Schule war ich, wie die meisten meiner jungen Zeitgenossen um die Jahrhundertwende, überzeugt von der Vortrefflichkeit der deutschen Kultur. Die Deutschen schienen auch mir etwas wie das Salz der Erde. Mit Erweiterung des Bildungs- und Erfahrungskreises erkannte ich die frühern Überzeugungen vielfach als Vorurteil...» De même un avocat bernois: «Als Knabe und Jüngling durch Lektüre hauptsächlich deutscher Bücher, durch Bekanntwerden mit der deutschen Literatur und der deutschen Philosophie, im ganzen viel mehr deutsch gerichtet, gehörten meine Sympathien auch während der Kriegszeit zum überwiegenden Teil Deutschland... Nach dem Krieg hatte ich Gelegenheit, mich einige Zeit in der französischen Schweiz, in Paris und in England aufzuhalten. Dabei wurde ich inne, daß es noch einen andern als den ziemlich einseitig deutschen Standpunkt gibt...»

Les deux passages qui suivent mettent en valeur ce qu'il y a d'intime, de familier, d'instinctif aussi, dans la poésie et la pensée allemandes, tout en signalant les déviations apportées par l'intrusion de la politique dans ce domaine. Un actuaire zurichois demeuré en contact avec les milieux campagnards écrit: «Meine Gefühle zu Deutschland gehen über die deutsche Literatur, durch meine Heimat, die Zürcher Landschaft, und durch die Zürcher Schule. Für alle Werke der deutschen Literatur und für das deutsche Lied, wenn sie nicht zu spezifisch reichsdeutsch sind, habe ich Zuneigung. Ebenso stelle ich mich zur deutschen Kunst.» D'autre part, cet extrait si caractéristique de la lettre de M. le professeur Dietrich Schindler, que nous regrettons de ne pouvoir, faute de place, reproduire en entier: «In kultureller Hinsicht fühlen wir uns natürlich dem Deutschen näher verwandt, als irgendeinem andern ausländischen Volk. Nur in der deutschen Dichtung, vor allem der süddeutschen, findet man zum Beispiel Töne, die uns wie heimatliche berühren. Nur ein deutscher Dichter kann in uns das Instinkthafte, Volkliche, Erdgebundene anklingen lassen. Das unserem alemannischen Temperament nächstliegende Schwerflüssige, Gemütsvolle, Beziehungsreiche findet man kaum in einer anderen, zum Beispiel der französischen Literatur. Allerdings gilt das Gesagte bei weitem nicht für jeden deutschen Dichter und Schriftsteller. Es galt wohl auch früher stärker als in der Gegen-

wart. Das problematisch Zerrissene oder intellektuell Überspannte des Deutschen der letzten Jahre sagt uns durchaus nicht zu. Je mehr zudem deutsche Kultur durch geschichtliche Ereignisse beeinflußt und durch politische Mächte bestimmt wird, desto mehr wird sie für uns fremdartig.» Nous ne saurions mieux conclure qu'en citant ici l'hommage rendu par un professeur de littérature allemande à l'Université de Genève à la grandeur historique de la culture allemande: «Das Land der Lutherbibel und der Bachschen Oratorien, das Reich Mozarts und Beethovens, Goethes und Schillers, Eichendorffs und Schumanns, Mörikes und Hölderlins werde ich immer lieben, . . . so groß auch die Torheit und Gewalt vorübergehender Zeitgenossen sein mag.»

Les sources françaises

Au milieu d'une Europe inquiéte, appauvrie et menaçante, la France, pays de vieille culture et de profonde humanité, apparaît comme un parc dans la splendeur de l'automne. Ses allées historiques rayonnent en étoile. Vercingétorix, St-Louis, Jeanne d'Arc, Richelieu, Pasteur, Lyautey l'Africain. La permanence et le dynamisme de la race française s'affirment dans ces noms, qui évoquent la pléïade des grands écrivains, des maréchaux, des colonisateurs, des saints, des artistes et des artisans qui ont fait la France, si humaine, laborieuse, souriante et mesurée. Le charme et la richesse de son patrimoine intellectuel et artistique, le plus pur que l'humanité ait connu depuis l'antiquité gréco-latine, suscitent un sentiment d'attachement qui tend à devenir exclusif.

En Suisse romande, on se nourrit de littérature française, sans beaucoup réfléchir aux liens bizarres qui nous unissent à la France et aux Français, et dont M. Pierre Kohler nous a donné une pénétrante analyse: «Patrie de notre esprit», dit-il, «la France n'est pas notre patrie. C'est pour nous une situation incommode, voire douloureuse, dont le lettré romand, sauf de rares exceptions, ne cesse de souffrir. Cette souffrance est accentuée par le nationalisme français . . . Né de la défaite de 1870, ce nationalisme se distingue des nationalismes allemand ou italien, par exemple, par une différence essentielle. Ce nationalisme français était et reste exclu-

sif, tandis que les autres sont inclusifs si on peut dire. Pour le Français, le Suisse, le protestant, le juif étaient et, dans une bonne mesure, demeurent des corps étrangers, des virus, qu'il faut éliminer, dont il faut se garder, parce qu'ils altèrent la pureté du génie français... L'attitude française est moins dangereuse que les autres pour notre Etat politique. Mais sur le plan spirituel, et notamment littéraire, elle est plus préjudiciable à notre développement normal.»

«Mes sentiments à l'égard de la France sont analogues sans doute à ceux de la plupart des lettrés romands. Ils sont teintés de regrets nostalgiques. La France qui pense et écrit est pour nous une terre que nous sommes condamnés à contempler du haut de la montagne, sans pouvoir jamais y descendre pour nous rafraîchir à ses sources que nous voyons couler et que nous entendons bruire..»

De son côté, M. le professeur Alfred Lombard (Neuchâtel) ajoute: «Pour d'autres peuples, nous pouvons avoir de l'estime, de l'admiration, de l'amitié; à l'égard de la France seule, nous avons le sentiment que c'est quelque chose de nous-mêmes qui vit de sa vie, partage ses vicissitudes, souffre de ses malheurs. Ce sentiment est assez fort pour se passer de réciprocité: les Français on le sait, s'intéressent beaucoup moins à nous que l'Allemand à la Suisse allemande.»

Un jeune écrivain et historien vaudois, ancien élève de l'Ecole des Chartes à Paris, M. Stelling-Michaud, après avoir défini le rôle de la pensée française dans le trouble et le chaos du monde actuel, conclut ainsi: «Ce n'est pas qu'il faille croire à une mission surnaturelle de la France, car la vérité ne saurait être l'apanage d'une nation et tous les hommes peuvent atteindre également l'universel. Mais les Français, mieux que tout autre peuple d'occident, ont su, avec une continuité qu'on ne remarque pas ailleurs, réaliser les meilleures conditions du libre exercice de la pensée...»

Il ajoute: «Je crois nos relations avec la France nécessaires, vitales, mais non pas exclusives d'autres influences également bienfaisantes. Le régionalisme romand, dont on a tant parlé, est une notion bien vague et dangereuse. Toute tentative de localiser et de nationaliser la culture est un rétrécissement de l'esprit et trahit une impuissance à se maintenir au niveau élevé, difficile, de la véritable humanité.»

Comme il y avait lieu de s'y attendre, les Allemands du Sud remportent le gros succès d'estime, en raison sans doute de la communauté de race et de langue, car les peuples comme les individus, aiment à se retrouver dans les autres: «Das starke Pflichtbewußtsein, der zähe Arbeitswille und die Liebe zur Scholle des Süddeutschen sind mir sympathisch, da ich diese Eigenschaften in unserer Gegend ebenso kenne, bei stilleren Menschen» (M. Jacques Moos). Cette citation prise au hasard, en est la meilleure confirmation.

Le chapitre des louanges adressées aux Allemands en général est concordant et abondant, au point d'en devenir légèrement ennuyeux; mais il est généralement suivi de commentaires moins favorables à l'Allemand pris individuellement. Un industriel glaronais écrit: «Sehr alte geschäftliche Beziehungen, speziell mit Süddeutschland, haben mir eine große Hochachtung vor der gewaltigen Arbeitsleistung des deutschen Geschäftsmannes und seiner Mitarbeiter abgenommen.» De même un ingénieur zurichois, grand voyageur, homme du monde et bon psychologue: «Ich bewunderte stets die Leistungen des deutschen Volkes in Musik, Wissenschaft, Technik und der uns besonders berührenden Literatur. Das Organisationstalent, die Disziplin, die Fähigkeit zu unbeschränktem Enthusiasmus, die durch keine Entbehrungen und Enttäuschungen geschwächte Vitalität, Ausdauer und Spannkraft sind bewundernswert und wirken auf uns, die wie an derartige Energieäußerungen nicht gewohnt sind, beinahe beängstigend . . .» Il ajoute malicieusement: «Die negativen Seiten des deutschen Charakters äußern sich als Maßlosigkeit, Verschwendungssucht, Taktlosigkeit, Uneleganz, Lärm, Servilität gepaart mit Überheblichkeit; das alte deutsche Ideal der Treue findet sich oft übersteigert in unerträgliche Pedanterie.»

Cette série de superlatifs et de points d'exclamation, qu'il serait aisé d'allonger, fait honneur aux méthodes de travail, aux réalisations collectives, aux «Leistungen» des Allemands en général. Mais elle donne une idée assez pâle du caractère individuel et psychologique de l'Allemand en particulier. Bien entendu, l'Allemagne a produit et produira encore des personnalités de premier ordre. Nous en connaissons, dans le domaine religieux par exemple. Mais il semble bien que les conditions actuelles, tout au moins, ne soient

pas très favorables au libre épanouissement de la personnalité humaine. Dans ce triomphe de la discipline et de l'organisation, la fourmilière suscite plus d'intérêt que les fourmis elles-mêmes. De même les opinions, les réactions de l'individu isolé diffèrent à peine de celles de la collectivité, à laquelle il appartient. Naguère l'Allemand moyen était encore l'homme de son état, de son rang, de sa caste. Aujourd'hui la révolution nationale socialiste tend à briser les dernières cloisons étanches d'orgueil et de vanité de cet être essentiellement collectif, pour obtenir dans ses laboratoires politiques un nouvel amalgame national standardisé.

Les réponses que nous avons reçues prennent un tour plus libre lorsqu'elles abordent le côté négatif des relations individuelles entre les Allemands et les Suisses allemands. C'est là sans doute un vieux travers hélvétique, qui n'est pas toujours à notre honneur, et paraît dénoter un certain complexe d'infériorité ou de ressentiment. Bien entendu, il y a des exceptions. Ainsi M. Martin Bodmer déclare sereinement: «Meine Gefühle gegenüber den Deutschen richten sich nicht danach, ob es Deutsche sind, sondern danach, was sie als Menschen sind.» Mais dans la plupart des cas, on devine un sentiment de gêne, de malaise presque, en présence de l'Allemand isolé. Un rédacteur frontiste écrit par exemple: «Im allgemeinen glaube ich sagen zu können, daß die meisten Deutschschweizer das deutsche Geistesleben schätzen, daß sie aber, wie ich, dem einzelnen Deutschen gegenüber ein Gefühl des Andersseins empfinden, das sich häufig als Antipathie und Haß äußert, wie dies etwa gegenüber einem Franzosen kaum der Fall ist.» La même note se retrouve dans la réponse d'un professeur d'université: «Der einzelne Deutsche hat für uns meistens in gewisser Hinsicht etwas Fremdartiges. Man begegnet selten Menschen, die rein persönlich wirklich überzeugend und gewinnend wirken.»

Les causes de ce malaise, de ce sentiment parfois poignant que l'autre est non seulement différent, mais foncièrement étranger, sont complexes. Il semble qu'à certains égards, malgré l'aviation, la presse et le cinéma, les peuples demeurent aussi inconnus les uns aux autres qu'aux premiers temps du monde féodal. Plus sensibles peut-être aux moindres tressaillements du télégraphe ou de la radio, ils s'épient davantage, sans mieux se connaître. En premier lieu, les Allemands ne consentent pour ainsi dire jamais à apprendre et parler le dialecte suisse, qui constitue entre eux et les Suisses alle-

mands un fossé plus profond et plus large que le Rhin. D'autre part, dans nos petites villes de la Suisse allemande, l'artisan allemand trouble par son acharnement au travail l'idylle villageoise des «Gens de Seldwyla» évoqués par Gottfried Keller. «Der Deutsche ist streberisch veranlagt», écrit un de nos correspondants. Mais il y a surtout la différence fondamentale des conceptions politiques entre les deux peuples. Dans ce domaine, auquel nous reviendrons du reste, les deux pays ne peuvent ni se comprendre, ni se rencontrer. Ils ne sont pas sur le même plan.

Un professeur zurichois a caractérisé cette opposition d'une manière frappante: «Der Deutsche als politisches Wesen ist mir zumeist unsympathisch. Aber als Einzelmenschen habe ich viele hervorragende Frauen und Männer kennengelernt, die jedem Volk zur Zierde gereichen würden. Und doch sage ich immer wieder, wenn ich mit Deutschen zu tun habe, nur nicht politisieren. Auf diesem Gebiet, noch mehr als auf dem kulturellen sind wir «eines andern Geistes», gerade so deutlich wie zur Zeit von Zwingli und Luther.»

Et pourtant, dans ce complexe de réserve et de sympathie, de méfiance et d'admiration, une note vibre, disparaît et renaît: celle de la compassion, de la pitié même pour le sort actuel du peuple allemand, des petites gens en particulier. «En présence des événements actuels, écrit un philologue suisse-allemand, qui a longuement séjourné en Allemagne, il ne reste qu'un sentiment de stupéfaction au vu des choses incompréhensibles dont nous sommes témoins.» Et plus d'un Suisse allemand entend monter du fond de lui-même l'écho nostalgique d'un vieux chant militaire: «J'avais un camarade . . . .»

Silhouettes françaises

Tous les chemins mènent à Rome; mais pour entendre battre le cœur de la France, nous ne saurions mieux faire que d'y pénétrer en compagnie d'un aristocrate fribourgeois. Par son éducation catholique, sa culture française, les traditions militaires de sa famille, ses relations personnelles et sociales, il se trouve en France comme chez lui, ce qui ne l'empêche pas d'être profondément Suisse: «Comme tous les Suisses romands», nous écrit le colonel Roger

de Diesbach, «je me sens attiré vers les Français par toutes sortes d'affinités de race et de mœurs. J'ai passé mon baccalauréat à Besançon; je connais très bien les Français, ayant vécu parmi eux; je vous avouerai même que sur bien des points leur façon d'envisager les choses est devenue la mienne. Je ne vous citerai qu'un exemple: leur sens psychologique, leur conception des valeurs morales, leur amour du geste qui entraîne, en un mot tout ce qui fait la caractéristique de leur race...». Dans cet aperçu apparaît tout Lyautey en raccourci.

De son côté, M. Pierre Kohler, a retracé, non sans humour, en historien de la littérature, les étapes de cette découverte progressive de la France contemporaine par les milieux réformés romands: «Au temps de mon enfance», écrit-il, «au passage d'un siècle à l'autre, la bourgeoisie protestante traditionnelle, dans le canton de Vaud comme à Genève, connaissait peu la France et ne l'aimait guère. Mais cela dépendait beaucoup des milieux, des familles, sans parler des différences individuelles... Dans mon milieu natal on rendait justice à la France, tout en déplorant ses scandales périodiques. On se nourrissait de sa littérature. Mais on ne recherchait guère le commerce des Français et l'on se sentait mal à l'aise en leur compagnie. Même si l'on était très satisfait de l'aimable cousin de Nîmes ou de Montpellier, on poussait un soupir de soulagement après son départ en pensant qu'il ne venait qu'une fois l'an... Mais il y avait également les entreprenants, les novateurs, les voyageurs, les romanesques, certains ambitieux qui aimaient à se mesurer aux Français, à se pousser chez eux. Pour certains jeunes gens, et certaines femmes, le Français était un être délicieux, doué de toutes les grâces et de toutes les facilités qui manquaient à notre étroitesse et à notre pesanteur. De là à rechercher la compagnie de ces charmeurs le pas était vite fait... Cet «esprit Albert Bonnard» — un de ces Vaudois ouvert, un peu ou beaucoup sensuels, libérés de bien des préjugés locaux et traditionnels et qui respiraient l'air de Paris avec délice — anime encore plus d'un de nos journalistes... Depuis 1914 et 1918, les Français ont fait de grands progrès dans la connaissance de l'étranger, même dans celle de l'étranger de langue française. Apprenant la géographie, ils nous ont un peu découvert. Le nombre a visiblement augmenté des Suisses romands, écrivains, artistes ou savants, qui essayent de se faire un nom en France sans songer à prendre la nationalité française; l'atti-

tude qu'ils prennent pour forcer l'attention de la France est moins humble ou moins aggressivement superbe . . .»

Dans ce voyage de découverte psychologique, le premier type que l'on rencontre, c'est celui du Français «tel qu'on en parle». A ce sujet, un ingénieur romand de Baden nous écrit: «Le Français moyen, qui porte les étiquettes de petit bourgeois, employé, radical ou radical-socialiste n'a pas pour moi de grands attraits; son bagout et ses bonnes histoires amusent un moment. Mais n'y a-t-il pas là trop de brillante surface? et un défaut de culture générale un peu approfondie?» Un instituteur vaudois, officier comme bon nombre de ses confrères, nous déclare: «Les Français individuellement me sont moins sympathiques que leur pays». — C'est également l'avis de ce pasteur de Genève s'écriant: «Je suis navré de me sentir personnellement plus attaché à la France qu'aux Français. Si j'essayais de m'expliquer, je risquerais d'être injuste.» — Je n'aime pas leur façon superficielle de juger les gens et les choses. Je préfère les lire que de les écouter parler, les voir travailler chez eux que les voir hors de chez eux; il leur arrive très souvent de se faire juger, et tout le peuple y passe, très sévèrement . . . Mais malgré un séjour de plusieurs mois à Heidelberg, je n'ai pas changé d'opinion en ce qui concerne la France, plus humaine et plus respectueuse de la personnalité.»

Il a fallu beaucoup de temps aux milieux cultivés suisses romands pour se rendre compte de «la rigueur, de la perfection des méthodes françaises, et aussi de l'extraordinaire tension de travail à laquelle se soumet la jeunesse intellectuelle française.» «Dans nulle autre contrée, ajoute notre correspondant, M. E. Terrisse, déjà cité, on ne se livre aussi volontiers et presque gaiment au travail qu'en France. Si les conditions matérielles dans lesquelles s'exercent beaucoup de professions sont sans doute plus mauvaises et routinières dans ce pays que dans d'autres, par contre, nulle part ailleurs, on ne respecte autant le produit du travail. De là, les qualités d'économie, d'épargne et de prudence, qui caractérisent la plupart des Français.» Ou pour reprendre l'appréciation d'un homme d'affaires en contact avec la province française: «La grande modestie des bureaux, des meubles, de toutes les installations en général, me paraît bien plus un signe de sagesse et de mesure que le symptôme d'un état d'esprit provincial et routinier.»

Mais il y a bien d'autres ressources et richesses dans l'âme française, qui ne se livre pas du premier coup au premier venu. «Celui qui a», nous écrit un assureur suisse «le privilège d'être parvenu à se créer en France des relations personnelles suivies — non point à Paris seulement, ce qui ne lui donnerait qu'une idée fausse du Français — mais en Province surtout, apprécie toujours davantage l'agrément du commerce qu'il entretiendra avec des Français. Loyal et fidèle, lorsqu'il s'est donné, le Français devient un ami. Bienveillant sous l'apparence d'un ironique, il ne suspecte pas la malveillance. Il est surtout incapable de haïr; la haine n'est pas un vice français . . . Le Français est allé à la guerre sans haine, uniquement préoccupé de défendre son pays.»

Enfin ce portrait si compréhensif et profond, tracé par un compositeur de Genève qui s'intitule modestement: Un observateur impartial. «Le Français», dit-il, «est réfractaire à l'internationalisme. Cinq kilomètres à la ronde suffisent à son activité. Le petit coin de terre qu'il cultive trace les limites géographiques de ses besoins. Demandez-lui un renseignement sur le pays contigu, au-delà du cercle des cinq kilomètres, il vous répondra: «Je ne puis pas nous renseigner . . . je n'y suis jamais allé!» Cette exiguïté le rend timide, un peu sauvage, emprunté. Abordez-le intempestivement, l'indifférence sera son premier mouvement. Mais peu à peu, si vous savez l'intéresser, il sortira de sa coquille et vous comblera de sa grâce, de son désintéressement. Sa nature est délicate, sensible, et le dernier des paysans détient, dans un coin caché de son cœur, la courtoisie française . . . Certaines demeures qui, dans d'autres pays, seraient des nids d'apaches, et dans lesquelles on entre avec un sentiment de sécurité mélangé, sont, chez le Français, malgré l'ambiance souvent malpropre, des intérieurs moralement plus purs que beaucoup de salons reluisants de la société, qui soigne les apparences et fait la nique à la bienséance spirituelle et morale. Le Français a conservé des mœurs médiévales, tout ce que cette époque a légué de naturel, de simple et de droit.»

Bien que les relations personnelles entre les Suisses romands et les Français ne soient pas très fréquentes, elles sont de celles que l'on cultive volontiers et dont le commerce augmente l'agrément. Qu'il y ait entre les deux peuples des divergences de conceptions, civiques, sociales et religieuses, c'est indéniable. Mais le tact, la simplicité et la modestie que l'on rencontre généralement chez le

Français permettent aisément de se rencontrer sur un plan commun. Ce qui prime chez lui, ce n'est pas le rang, mais la personnalité, qui s'exprime avec bonheur dans le jeu attrayant et libre de la conversation. Il y a dans les élites françaises (militaires, artisans ou intellectuels) une qualité de vie, une intensité, qui font vibrer l'âme romande et la rendent plus sensible à la puissance de rayonnement et d'inspiration émanant de la vraie culture française.

Germanophiles

Entre Suisses romands et Suisses allemands, on se jette, ou plus exactement, on s'est jeté souvent à la tête les épithètes de germanophiles et de francophiles. Dans bien des cas en effet, les sympathies pour la cause ou la politique d'un Etat étranger limitrophe de notre pays ont dépassé la mesure, d'un côté comme de l'autre. Un officier supérieur de la Suisse française nous écrit à ce sujet: «Les Romands ont montré pendant la grande guerre moins de mesure que les Suisses alémaniques dans l'expression de leurs sympathies étrangères. Mais ces derniers, dans les sphères officielles surtout, ont souvent manqué de tact, il faut le reconnaître, et ont exaspéré par leur attitude les sentiments francophiles de la minorité romande.» Ce jugement est sévère. Mais il nous paraît juste. Cela dit, il est bon d'ajouter qu'aujourd'hui surtout, où les circonstances extérieures se sont modifiées, ceux qui sont ou se proclament ouvertement francophiles ou germanophiles forment une petite minorité. En raison même de leur infériorité numérique, leur attitude a quelque chose d'irréductible, dans certains milieux militaires en particulier.

Le nombre des familles, des clans et des individus qui font parler d'eux comme germanophiles ou francophiles, de même que celui de leurs disciples inconnus, varie et variera sans doute beaucoup selon la marche des événements extérieurs. Nous ne sommes pas à l'abri de certaines surprises de ce côté! Sans même parler ici de certains écarts de la presse frontiste, il suffit de rappeler les effets de la propagande allemande dans notre pays pendant la guerre générale. Malgré ses prétentions à l'objectivité, une grande partie de la presse suisse allemande a fait preuve alors d'une véritable cécité politique à l'égard de l'Allemagne et contre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis d'une partialité certainement contraire aux in-

térêts de notre pays. Ces temps-là sont passés. Ils sont peu flatteurs pour nous. Aujourd'hui heureusement notre peuple paraît revenu à des sentiments plus sains, en dépit des préjugés tenaces de certains milieux.

Sur ce point, nous sommes heureux d'invoquer ici deux témoignages autorisés et concordants. «Es hat ganz vereinzelte Deutschschweizer», écrit le colonel Bircher, d'Aarau, «die vielleicht in ihren Sympathien gegenüber Deutschland weiter gehen, aber sie sind verschwindend gering und einflußlos, während die gewaltig überwiegende Mehrheit des deutschschweizerischen Volkes es ablehnen würde, politisch in das deutsche Reich einbezogen zu werden.» De même, un professeur de l'Université de Zurich: «Die skizzierte Einstellung zu Deutschland dürfte diejenige der bürgerlichen Kreise der Deutschschweiz sein. Wenn in diesen Kreisen eine das Durchschnittsmaß überschreitende Deutschfreundlichkeit gelegentlich besteht, so beruht diese Einstellung wohl fast immer auf engen verwandtschaftlichen Beziehungen zu Deutschland. Die Eltern oder Großeltern solcher Personen waren in der Regel Deutsche. Damit soll nicht gesagt sein, daß alle Schweizer, die von Reichsdeutschen abstammen, germanophil sind. Vielmehr sind es nach meiner Beobachtung nur wenig Personen, die so denken und empfinden, freilich Leute, die, wohl gerade wegen ihrer numerischen Schwäche, in ihrer prodeutschen und vor allem antifranzösischen Einstellung oft an Fanatismus grenzen.»

Ces deux passages sont si nets et concluants qu'ils se passent de commentaires. Ils conservent toute leur valeur, même en présence de certains aspects du mouvement frontiste, que nous n'avons pas l'intention d'aborder ici.

Francophiles

Il faut reconnaitre que les Suisses romands n'ont pas toujours observé dans l'expression de leurs symathies étrangères le sens de la mesure qu'ils admirent avec raison dans la race française. Au cours de ces dernières années leur attitude vis-à-vis de la France a quelque peu évolué: «Les Suisses romands me paraissent être», écrit un ecclésiastique vaudois établi à Genève, «bien disposés en général vis-à-vis de la France, dont ils ont porté les souffrances pendant la guerre. Mais ces bonnes dispositions ne sont plus de l'enthousiasme.» De-

puis que le Gouvernement français s'est avisé en particulier de faire la cour aux Soviets pour introduire ce cheval de Troie dans l'enceinte de la S. d. N., la presse suisse romande unanime, exception faite des socialistes et des communistes, a marqué nettement sa désapprobation et même sa réprobation.

Cet exemple démontre combien l'on aurait tort de chercher dans l'attitude des Suisses romands, des francophiles en particulier, l'idée d'une dépendance politique quelconque à l'égard de la France. A l'heure actuelle, il n'est peut-être pas un francophile qui hésite à déplorer les faiblesses de la politique intérieure en France. Question de vanité ou d'ambition littéraire mise à part, l'attitude des francophiles en Suisse romands s'explique par de tout autres mobiles et préoccupations, que nous aimerions mettre en lumière par deux ou trois citations: «Je suis francophile», s'écrie M. Lucien de Dardel, un jeune journaliste romand, à Berne. «Mais cet amour pour la France n'a pas besoin d'être aveugle. En politique notamment, ce sentiment est tempéré, contrecarré par la notion de la patrie suisse et celle aussi de la neutralité ... Défendre notre patrimoine, à nous Romands, ce n'est pas se contenter de prendre les armes le jour où le pays serait attaqué, c'est faire en sorte que notre terre romande ne se laisse pas gagner définitivement par la langue et les conceptions germaniques ... Il est certain que si le canton de Neuchâtel, par exemple, a perdu beaucoup du prestige dont il jouissait naguère dans la Confédération, c'est faute d'avoir su résister à la lente poussée de l'étatisme et du marxisme ...»

C'est ici qu'apparaît, comme dans les deux citations qui suivent, le sentiment d'appréhension, excessif selon nous, d'appartenir à une minorité menacée dans sa culture et son existence même. Un jeune diplomate, Lausannois d'origine, nous écrit en effet: «En ce siècle intoxiqué par le mysticisme de la force et du nombre, le Suisse romand, dont l'horizon n'est pas repéré uniquement par le clocher de son village, est fortement conscient de son appartenance à une minorité ... Il ne me paraît pas douteux que la francophilie dont la Suisse romande fit montre pendant la guerre de 1914—1918 était dûe pour une forte part au souci de notre propre destin, non point tant comme Confédérés, mais comme minorité.»

Ces thèmes ont été repris et traités avec maîtrise par M. le professeur Alfred Lombard, de l'université de Neu-

châtel. Après avoir déclaré nettement: «J'aime beaucoup la France et les Français, en regrettant qu'ils fassent de si mauvaise politique et qu'ils aient si peu, pour la plupart, le sentiment de leurs intérêts nationaux», il ajoute: «C'est la communauté de culture en effet qui est le fait déterminant, et il serait bien extraordinaire qu'il en fut autrement. Là est la raison de la «sympathie» au sens propre du mot, du sentiment intime et profond qui nous unit à la France. On ne peut pas parler, quand il s'agit de nous, de «francophilie» ou d'influence française. Ces termes sont tout à fait insuffisants pour exprimer une affinité qui tient à la naissance et à l'éducation . . . lors même que les Français hors de France s'étonnent plutôt d'entendre des «étrangers» dire «notre langue» en parlant du français . . .»

«. . . Mais l'exemple du Tessin nous rappelle que la question qui nous est posée se ramène à l'éternel problème des minorités . . . Parce que nous sommes une minorité, notre esprit romand, ou notre «gallicisme», ce qui est en nous de français, se trouve, et se trouvera de plus en plus, en état de défense et de réaction. Il est inévitable que nos regards se portent au-delà de nos frontières, pour y chercher, non pas un appui positif, ni une direction politique, ni la complicité d'un impérialisme, mais un exemple, une norme, et ainsi, pour notre culture intellectuelle, pour notre physionomie propre, pour nos mœurs, pour tout ce que nous sentons menacé par la loi du nombre, un moyen de redressement.»

Sans partager entièrement les appréhensions exprimées par M. le professeur Lombard et d'autres Suisses romands — car depuis que nous avons le privilège de vivre en Suisse allemande, nous sommes frappés, non seulement de l'intérêt, mais aussi de l'attachement et du respect que nos amis de la Suisse alémanique portent à notre culture — il nous a paru utile de nous faire ici l'écho de ces préoccupations légitimes, pour contribuer ainsi à nous mieux connaître et à nous mieux comprendre entre Confédérés.

Les deux Allemagne

Les peuples ont les gouvernements qu'ils méritent. Cela n'est pas toujours flatteur, ni agréable. Mais c'est un fait. Dans ces conditions, les étrangers n'ont pas à prendre parti pour ou contre un

système politique, qui leur plaît ou leur déplaît; c'est là une affaire d'ordre intérieur. En revanche, rien ne s'oppose à ce qu'ils cherchent à comprendre ce qui se passe ailleurs, quittes à combattre chez eux les influences extérieures qu'ils jugent dangereuses et à s'inspirer de ce qu'elles peuvent avoir de sain et de vivifiant. Nous n'avons donc pas l'intention de publier ici la série des jugements personnels, souvent fort intéressants et parfois très sévères, portés sur l'Allemagne et son régime actuel. Cela ne servirait guère qu'à brouiller les cartes. Notre presse s'en acquitte trop bien pour que nous songions à rivaliser avec elle dans ce domaine. Mieux vaut tenter de signaler les grands courants d'opinions et s'efforcer de comprendre les raisons qui dictent l'attitude de la Suisse allemande à l'égard de l'Allemagne.

Les hommes sont ainsi faits qu'ils aiment ou haïssent en général dans un autre pays la réalisation ou l'effondrement d'un ordre social, politique, intellectuel ou religieux, qui leur est cher. C'est ainsi que nos anciens adorateurs de la sociale-démocratie allemande ont transformé leur amour pour l'idole rouge aux pieds d'argile en haine contre le régime hitlérien, auquel nos partis politiques ne pardonnent pas non plus la suppression de leurs anciens congénères d'Outre-Rhin. De même, les milieux catholiques et conservateurs de la Suisse centrale, par exemple, qui, pendant la guerre et durant le règne évanoui du «Zentrum», étaient moralement inféodés à l'Allemagne, en vertu sans doute du vieux cliché «Atheistisches Frankreich, frommes christliches Deutschland», ont aujourd'hui retourné leurs batteries, du jour où ils ont vu leur croyance et leurs institutions menacées en Allemagne. On pourrait écrire un volume sur les pérégrinations des opinions collectives! Parmi les jeunes gens, qui contemplent avec inquiétude un avenir sans issue, il en est sans doute qui songent avec une secrète envie aux possibilités d'action qui sont, ou qui leur paraissent, réservées à la jeunesse allemande.

Penchés sur les eaux grises et rapides du fleuve germanique, les riverains suisses allemands cherchent à déchiffrer l'énigme allemande. Ils y sont constamment ramenés. Le dynamisme et les réactions imprévisibles de notre voisin du nord ont quelque chose d'obsédant, comme le voisinage d'un volcan. La plupart demeurent interdits, déconcertés et saisis d'une vague inquiétude, en présence du vertige de transformation qui s'est emparé de l'Allemagne. D'où la réserve de plus en plus accentuée de leur attitude.

Où donc est l'Allemagne historique, celle de Luther, de Beethoven, de Goethe, qu'ils aimaient et vénéraient? Un théologien et prédicateur en vue à Zurich, naguère attaché à l'Allemagne par toutes ses activités intellectuelles, s'en est, nous dit-il, peu à peu détaché. Dans la révolution nationale socialiste, il discerne une tentative positive de régénérer l'Allemagne, en allant au-delà des forces rationnelles pour atteindre les sources profondes, et troubles, de l'instinct, sans que ces tendances (antiintellectualisme, vitalisme, etc.) aient encore abouti. D'autre part, il constate une tentative négative d'imposer aux individus l'autorité d'un état totalitaire divinisé, et d'opposer au christianisme un paganisme officiel que l'Eglise allemande actuelle paraît impuissante à repousser. Sans être, comme chrétien, hostile à la dictature, il est foncièrement opposé à l'Etat totalitaire, tout en reconnaissant que sous cette forme politique se trouve une revendication capable de faire vibrer le cœur de l'individu: le don total de l'homme.

Plus que d'autres classes de la population, les commerçants et les industriels, dont le champ d'action est souvent européen et même mondial, ressentent et redoutent les effets de la concurrence allemande. De nos jours pourtant, les pertes d'ordre économique ou financier, si sensibles qu'elles soient, n'étonnent plus guère, surtout de la part de l'Allemagne. A chaque nouveau coup, on s'indigne, on proteste; mais on encaisse douloureusement, en se disant: «C'est toujours la même chose depuis 1919.» Dans les milieux intellectuels, les réactions sont plus individuelles, plus vives aussi qu'ailleurs. Mais à notre avis, la cause la plus profonde et générale de la résistance irréductible que la Suisse allemande oppose à l'Etat politique allemand, c'est la divergence fondamentale des traditions et des conceptions politiques entre les deux peuples.

Les deux citations qui suivent mettent admirablement ce contraste en valeur. Après avoir stigmatisé «la trahison des clercs», des intellectuels allemands, un historien catholique de la Suisse centrale ajoute: «Der Deutsche w i l l Untertan in irgendeiner Form sein . . . Was Deutschland von allen Kulturnationen trennt, ist seine Ideologie, seine Staatsvergottung. Heute wird der Deutsche der Staatsnotwendigkeit jedes Opfer bringen, auch Unschuldige, auch die Wahrheit.» De même un professeur de droit très estimé à Zurich nous écrit: «Die Deutschen sind wohl das von Natur unpolitischste Volk Europas. Wenn sie einmal politisiert werden, neigen sie sofort

zur Maßlosigkeit, während unser politisches Lebensprinzip gerade das Maßhalten und die Kunst des Gleichgewichtes im Spiel scheinbar widerstrebender Kräfte ist. In praktisch-politischer Hinsicht finden wir mehr Verwandtschaft zwischen den andern Schweizern und den Engländern oder Amerikanern oder Franzosen, als mit Deutschen.»

Mais malgré toutes les divergences et les oppositions, l'espoir d'un rapprochment subsiste. Un homme d'affaires très cultivé de Schaffhouse nous écrit: «Deutschland ist uns fremd geworden, eine Entfremdung, die nicht ohne Tragik ist. Wir verhalten uns abwartend und hoffen, daß seine Entwicklung so vor sich gehen werde, daß sich doch wieder einmal eine Möglichkeit sympatischen Fühlens zeigen wird.» Ou, pour reprendre la formule frappante de M. Martin Bodmer: «Für die Schweiz hatte das Reich immer ein Doppelgesicht. Es wird immer eine deutsche Möglichkeit geben, die uns bedroht. Aber auch ewig eine deutsche Wirklichkeit, die uns Geist und Leben spendet.»

Le Malaise occidental

«Les nuages sont grands sur la France», s'écriait le cardinal de Richelieu, au cours du siège de la Rochelle; «mais le soleil les dissipera». Quelque trois siècles plus tard, les nuages qui s'amassent à nouveau sur la France inquiètent au dehors les amis de ce grand pays qui, à l'heure actuelle, ne possède plus de Richelieu pour en redresser le destin. Mais disons-le d'emblée, entre la Suisse romande et la France, le mot de «Schadenfreude» n'existe pas, en raison peut-être du sentiment de solidarité profonde qui les unit, bien que les deux peuples se soient formés et développés selon des voies entièrement différentes.

Pendant la guerre mondiale et durant les années qui ont suivi, plus d'un Suisse romand pouvait dire: «Nous critiquons les erreurs des Français, nous déplorons leurs crises. Mais, quoiqu'il arrive, nous prenons le parti de la France contre tous ses adversaires et nous la défendons, amoureusement ou avec une sévère gravité, même contre elle-même ou quand elle se sent indéfendable.»

Comment se fait-il qu'aujourd'hui, il n'en soit plus tout à fait de même? Au point de vue politique, nous n'avons rien à craindre de la France, ni invasion, ni annexion. Les appréhensions plus ou moins inconscientes de la Suisse allemande à l'égard de son voisin du nord nous sont inconnues. Les conflits économiques sont plus rares et moins aigus. Il y a bien eu l'affaire des zones, mais en dehors de Genève, elle paraît avoir en plus de retentissement en Suisse allemande que dans le reste de la Suisse romande, où elle a pourtant laissé certaines traces. Nous n'avons pas à juger ici la politique extérieure de la France, bien qu'elle rencontre en Suisse romande plus de réserve et de critique qu'on ne le suppose généralement en Suisse allemande. Il est certain d'autre part que la politique française actuelle à l'égard de la Russie des Soviets et ses efforts pour la faire admettre dans la Société des Nations ont surpris et inquiété la Suisse romande, dont la presse s'est élevée avec vigueur contre certaines bassesses de la haute politique, qui ont fait passer une ombre sur l'amitié franco-suisse.

Néanmoins la principale raison du changement, à peine perceptible, mais indéniable, survenu dans l'attitude de bien des Suisses romands à l'égard de la France, nous paraît provenir du sentiment de malaise, mêlé d'inquiétude, provoqué par le relâchement des pouvoirs publics, le fléchissement de l'esprit public et la série des scandales parlementaires et financiers en France. Sans doute, tous ne pensent pas de même à cet égard. Témoin ce jeune socialiste Suisse romand de Zurich qui s'écrie: «La lutte des classes, qui n'est qu'un point du programme de Marx, est d'essence française . . . Chaque citoyen suisse, conscient de la classe à laquelle il appartient aime, en général, la France, mais par, et pour cette même classe . . . Voilà pourquoi, chez nous, les ouvriers et les fonctionnaires clairvoyants (du parti?) se réjouissent de la Seconde Révolution Française qui approche; voilà pourquoi la presse dite bourgeoise s'évertue à démontrer ce qu'elle perdrait dans une telle aventure . . .»

Bien entendu, ces «affaires» ne sont pas entièrement nouvelles dans les annales de la IIIe République. La France a traversé le scandale du Panama, l'affaire Dreyfus, et bien d'autres qui l'ont passionnée et affaiblie jusqu'à la veille de la guerre de 1914. Mais depuis que ces «affaires» se multiplient et que les troubles se succèdent dans la rue, nous avons quelques raisons d'être alarmés. Nous le serions peut-être moins si nous ne constations malheureuse-

ment en Suisse les mêmes symptômes de malaise, peut-être moins profonds, mais analogues, notamment dans un canton romand enclavé dans le territoire français. Pendant plus d'un demi-siècle, la communauté des institutions et des conceptions politiques de la Suisse et de la France — lors même que «les défenseurs de la démocratie parlementaire ne prendraient certes pas la France comme modèle» — ont créé un sentiment de rapprochement et de sécurité qui tourne aujourd'hui à l'inquiétude. Plus d'un de nos correspondants a cherché à dignostiquer la cause du déséquilibre que l'on constate aujourd'hui dans l'âme française, par ailleurs si ferme et traditionaliste. Les uns la voient dans le manque d'éducation civique: «La très grande majorité des pères de famille français n'ont pas encore compris que cette éducation est un de leurs devoirs élémentaires.» D'autres par contre, croient la discerner dans l'absence d'une vie religieuse appropriée aux besoins du pays. «Un peuple dont l'âme religieuse», dit M. E. Terrisse, «ne veut plus, dans sa majorité du moins, de la façon dont la religion chrétienne lui est présentée depuis trois siècles, et auquel les circonstances historiques (persécutions et préjugés) ne permettent que difficilement de puiser à d'autres sources, voilà, peut-être, l'une des raisons essentielles des carences et des déficits qui affligent les amis de la France.»

Mais en tout état de cause, nul peuple au monde n'est aussi capable de redressement que la France. Comme en Suisse, et bien avant l'apparition du frontisme militant dans notre pays, nous avons vu surgir et se multiplier en France des mouvements de renaissance spirituelle, d'action sociale et de renouveau national. Les Anciens combattants, les Croix de Feu, les Jeunesses Patriotes, le Mouvement «Esprit» et bien d'autres analogues ont donné le signal du réveil et de la résistance en présence des forces de désordre et de désagrégation. Aussi malgré l'état de tension intérieure et les dangers de l'heure actuelle avons-nous confiance. Ce que nous espérons, ce que nous attendons de la Jeune France, patriote et religieuse, c'est une nouvelle révolution spirituelle, la seule dont le monde ait besoin.

«Je pourrais vous dire à la façon de Musset: «Oui, j'aime la France, et j'aime aussi l'Allemagne, et l'Espagne et la Chine», nous écrit un professeur de l'université de Bâle, et ce ne serait pas une plaisanterie. Mais je ne crois pas à l'existence des entités nationales, je ne crois pas non plus à l'existence de «génies» nationaux, qui grandiraient en vase clos, comme des organismes, comme des êtres essentiellement hétérogènes. Je pense que les racines de toute culture nationale rencontrent inévitablement, quelque part dans les profondeurs, les racines d'autres cultures nationales, qui appartiennent au patrimoine européen ou humain» (M. Marcel Reymond).

Mythiques ou non, ces entités nationales sont des réalités politiques et des foyers de culture, avec lesquels nous devons compter. Or il ressort de cette enquête qu'à l'égard des Etats limitrophes il y a parallèlisme dans l'attitude des Suisses allemands et des Suisses romands, et identité dans les sentiments de fidélité et d'attachement que leur inspire la réalité suisse.

Chez les uns, comme chez les autres, même volonté de faire respecter notre indépendance nationale. Même besoin d'entretenir avec les Etats voisins, non seulement de bons rapports, mais aussi les échanges nécessaires à notre vie spirituelle, sans nous cantonner dans un régionalisme stérile: «Ich würde eine geistige Isolierung der Schweiz von Deutschland für gefährlich halten», déclare un jeune rédacteur frontiste. «Das Geistesleben der deutschen Schweiz müßte darunter leiden und verkümmern, wie die welsche Schweiz und der Tessin bei einer Isolierung von Frankreich oder Italien ... Es kann nur im Interesse unserer Unabhängigkeit sein, wenn wir nach allen Richtungen die gleichen freundschaftlichen Beziehungen aufrechterhalten.» «Je crois nos relations avec la France nécessaires, vitales, mais non pas exclusives d'autres influences également bienfaisantes», écrit M. Stelling-Michaud. «En affirmant trop sa dépendance spirituelle de la France, un Romand reste incomplet, et je n'estime de Suisse vraiment cultivé que lisant les trois langues et s'étant assimilé ce qu'il y a de durable et d'intemporel, d'universel et d'humain dans les trois cultures.»

En français, comme en allemand ou en italien, nous parlons aujourd'hui la même langue spirituelle, jaillie de notre sol et de nos traditions, qui créent entre les Suisses des liens plus intimes et plus

forts que nos affinités de race et de langue avec les pays voisins: «Ces attaches avec la France sont de celles que l'on cultive jalousement avec un esprit distingué, tout en défendant la primauté de celles qui se sont nouées sous le toit familial. Si l'on se dispute quelque fois dans la maison suisse, aucun de ceux qui y vivent ne songent à quitter cet abri», déclare un homme d'affaires vaudois. Et à l'autre extrêmité de la Suisse, un journaliste grison lui répond: «Die Schweiz aller Nationalitäten ist in der Haltung nach außen nie so einig und geschlossen gewesen wie heute ... Wir sind alle überzeugt, daß nicht Deutschland unsere Mutter, wohl aber die Welschschweiz unsere jüngere, etwas temperamentvollere, aber liebe und schöne Schwester ist, zu der in guten und bösen Tagen in Brudertreue zu halten, die Gewährschaft für die Zukunft des gemeinsamen Vaterlandes bietet.»

Mais si profondément uni et stable que soit actuellement notre peuple, il commence à comprendre que le bien-être matériel et la tranquillité ne sont pas le dernier mot de la destinée humaine. Notre sort est du reste lié à celui de l'Europe et du monde, en proie au chaos économique et à l'anxiété des peuples. Voilà pourquoi nous croyons à la nécessité d'une «révolution spirituelle capable d'instaurer par un christianisme vivant un ordre nouveau dans le monde». Dans cette voie-là, les petits peuples peuvent s'égaler aux plus grands.

Johann August Suter in der Literatur

von J. P. Zollinger

Das literarische Bild der tragischen Geschichte Johann August Suters ist ein deutliches Beispiel für die ironische Erscheinung, daß vieles, was von Amerika nach Europa wandert, erst auf dem alten Kontinent amerikanisiert, das heißt, von jenem schlimmen Geist erfüllt wird, den man auf der ganzen Welt gern mit dem abschätzigen Wort «Amerikanismus» bezeichnet. Das Schicksal Johann August Suters ist in den letzten paar Jahren durch verschiedene Autoren bekannt gemacht worden. Zumeist in argen Zerr-